



1888-89.

RIMETTES

AUX ABONNÉS

"PASSEPARTOUT"

En souvenir du premier de l'an 1889.

Aller huit cent quatre vingt huit Année de pluie, de vent et de bruit De misère et de tout ce qui s'en suit

Vive l'an huit cent quatre vingt neuf! De biens qu'il soit plein comme un œuf, Qu'il ait pour tous, du lard, du bœuf;

"Laitou"

Sorel 31 Décembre 1888.

PASSEPARTOUT

SOREL, 29 DÉCEMBRE, 1888.

BONNE ANNÉE.

Oui, chers lecteurs, Passepartout, vous la serra et vous souhaite de longs et heureux jours encore, pour se faire lire et nous amuser.

Passepartout suppose que vous lui faites aussi de bons souhaits. Comme vous lui souhaitez sans doute de passer un bon jour de l'an, il ne peut manquer d'en profiter.

Il vous reviendra l'an prochain le 12 janvier 1889 et vous racontera tout cela en détail.

A l'année prochaine!

La politique du jour.

LES ZOULOUS BLANCS.



OUS ne vous doutez pas, j'en suis bien sûr, mes chers lecteurs, que le Canada, avait comme l'Afrique ses zoulous: la différence, peut-être la plus appa-

rente, c'est que ceux d'Afrique sont noirs,

ceux du Canada sont blancs, du moins de figure, mais d'âme, hélas!

Autre notable différence, ceux d'Afrique sont des héros de patriotisme, et tous les moyens cruels ou barbares, ils les prendront pour défendre leur patrie qui est encore la chose la plus chère à leur cœur.

Les zoulous blancs du Canada laisseront une main sacrilège diviser, morceler, déchirer le sein de cette mère chérie qui est la première et la plus chère au cœur d'un enfant de la patrie; lâches et assassins eux-mêmes; repus des dépouilles qu'apportent le crime et ses opérations, ils ne s'aperçoivent que de l'argent à faire dans les spéculations de chemins de fer, et des préjugés à exploiter avec traitres promesses, à leur profit dans notre pauvre politique générale.

Les zoulous d'Afrique commettront des crimes qui feront frissonner le monde entier; sans entrailles et tout entier à la défense de leur pays et de ses di-ois, ils attireront dans une embuscade, dans un piège cet enfant que la France aimait, d'abord parce qu'il était le fils d'une mère que l'Europe vénérât, et de plus l'orgueil, l'avenir de cette France glorieuse, qui venait de tout perdre, l'honneur même, dans la rapide et honteuse catastrophe au pied des murs de Sedan.

Les zoulous blancs de notre Canada ont poursuivi sous nos yeux, avec plus de lâcheté mais avec un raffinement de cruauté supérieure leur guerre de zoulous d'Afrique et cela avec tout son cortège d'horreurs, d'embuscades, de coups de zagaie, tout comme celle qui occupait alors les troupes anglaises dans la Cafrérie.

Le prince impérial combattant contre les zoulous et leur cause, au profit de l'Angleterre, devenait une proie royale pour les noirs patriotes, et ils en usèrent brutalement en le frappant dans sa faible résistance dépourvue de toute protection.

La zagaie eût vite raï-on de cet enfant qu'un instant fatal mais impétueux et bouillonnant, portait à donner son bras et

sa vie pour la cause d'une nation étrangère, tout en léguant son cœur à la France! Plus noirs d'âme et d'esprit, furent nos zoulous du Canada: un de leurs enfants que le patriotisme aveuglait au point de le prendre pour un fou, (ce qui était un crime à leur yeux, que cet amour de la patrie), prit les armes pour défendre cette partie de son territoire soumis à la plus terrible oppression, même reconnue par eux depuis; chassé, traqué, poursuivi comme une bête sauvage, ce fou, ce sauvage, ce patriote, ce canadien-français, (voilà le crime!) ignominieusement arrêté, odieusement jugé, lâchement vendu par ses frères, paya le tribut de son amour pour son pays sur l'échafaud et le dernier cri de sa bouche, et le dernier soupir de son cœur fut pour les vrais canadiens-français héritiers de la cause de son patriotisme et vengeurs d'une exécution qu'un sentiment de haine nationale seule dictait.

Les zoulous noirs en légitime défense n'avaient pas été aussi barbares que les zoulous blancs du Canada!

La conscience noire des zoulous blancs triomphait; le fanatisme anglais, tory, orangiste et la lâcheté des nôtres dressèrent l'échafaud où Riel devait monter parce qu'il avait défendu son pays!

Le pays entier avait compris, il se leva d'un seul accord.

Notre drapeau avait été insulté, notre honneur national souffleté, nos cœurs blessés; et c'est alors que malgré ce soulèvement général et national on vit le plus dégoûtant spectacle d'un peuple qui n'a que sa déchéance en vue; nos zoulous blancs voulurent abuser de leur force numérique; ils se crurent tout permis: après avoir été bourreaux, ils rachetèrent leurs complices et leurs comparses et c'est ainsi qu'on vit les cris de vengeance, se tourner en cris de supplication pour des places, de l'argent, des spéculations, de l'agiotage et toutes ces saletés qu'une politique ignoble peut faire pour abaisser et faire taire les grands sentiments d'un peuple aux grands jours où ses destinées sont menacées dans ce qu'il a de plus cher, sa liberté!

Mais il y eut de nobles exceptions et la phalange nationale de Québec se bornant à son rôle de sentinelle vigilante veillait consciencieusement à ce que les indigènes qui opéraient à Ottawa n'abussent pas un jour de leur "force brutale" au détriment de la cause sacrée de la nationalité qui allait désormais prendre un parti, une forme dans notre chère Province.

Nos amis veillèrent: Ainsi les quelques détachements de troupes anglaises paraissant, l'arme au bras, sous les ardeurs du soleil africain, gardiens vigilants du drapeau britannique et de l'ordre dans ces régions lointaines, se rappelant l'héroïsme du jeune prince tombé victime près d'eux!

Ainsi, aussi, les nôtres sont demeurés les gardiens constants de notre vrai drapeau relevé alors qu'il allait tomber dans la boue, se sont rappelés que le patriotisme d'un homme se paie, au riment que par la peine infamante du gibet.

Et ils veillent encore!

Et avec quelle intrépidité, cette phalange des amis de l'ordre et de l'honneur national a-t-elle soutenu depuis cette guerre de montagnes et d'embûches, se multipliant sur tous les points, sacrifiant son meilleur sang et frémissant, bondissant de colère lorsque ses meilleurs officiers succombaient à sa tête?

Et pendant ce temps-là nos zoulous blancs maintiennent la traite zagaie, l'arme de la mauvaise foi et du mensonge!

Mais en avant la colonne nationale!

Chaque attaque des zoulous, elle riposte par une victoire!

Les nombreux et les éclatants triomphes remportés sur coup dans l'espace de quelques mois sont là pour attester le courage indomptable de la petite phalange restée de 1886, naguère méprisée par ses ennemis et aujourd'hui triomphante et plantant son drapeau sur tous les bastions de notre Province.

Et pendant que nous avançons dans les rangs ennemis et que l'esprit national s'élève et va prédominer partout, que font nos zoulous blancs? Le Roi "Chapleau", comme le Roi "Cotewayo" d'alors, est abandonné de ses frères, ayant perdu ses meilleurs soldats, il se décourage de la lutte et passe au service des puissances étrangères, détournant sa face et son cœur du pays qu'il a trompé, trahi, en livrant un frère, un ami à la potence; le voilà réduit à livrer son corps encore une fois entre les mains des hommes de la science qui ne peuvent s'empêcher de lui dire que le cœur surtout à une grave affection, une brèche, un vide profond en quelque part.

Dorchester a complété cette semaine la série de nos triomphes et le drapeau qui flotte aujourd'hui sur cette citadelle encourage sans doute nos amis de Mégarie et de l'Assomption, à courir à de nouvelles et vaillantes victoires!

Le Roi Cotewayo "est tombé dans la plus triste et la plus désespérée des positions.

Les zoulous noirs refoulés ont été soumis.

Les zoulous blancs du Canada baissent à vue d'œil.

Et la position du royal zoulou blanc, Chapleau est condamné!

BARBEROUSS.

Ca m'arrange et pis c'a m'dérange.

Qu'à ma port' dès le matin, Niquette sonne en lutin; Comme elle me plaît qu'c'est un ange,

Ça m'arrange, Vraiment ça m'arrange. Mais si je suis visité Par un tendron édenté; A qui la langue démange, Ça m'dérange Vraiment c'a m'dérange.

Qu'un débiteur de bonne foi M'apport' d'argent d'bon aloi; Aimant fort c'moyen d'change,

Ça m'arrange Vraiment ça m'arrange, Mais qu'un fâcheux créancier Vienn' me dire; il faut m'payer Un tel propos m'semble étrange Ça m'dérange Vraiment ça m'dérange!

Si je rencontre un ami Qui n'm'aime pas à demi; Qui pour moi vol'rait au Gange,

Ça m'arrange Vraiment ça m'arrange. Accosté par un d'ces gens Là-d'sus comme j'prends pas l'chang', Ça m'dérange Vraiment ça m'dérange!

Vais-je dîner chez Jimmy Fish? Cet hôtelier où rien n'est chiche Où tout est digne de louange,

Ça m'arrange, Vraiment ça m'arrangé. Mais si j'dîne chez un traiteur, Où les mets n'ont pas d'saveur; Où l'vin est monsieur mélange, Ça m'dérange Vraiment ça m'dérange!

Quand je lis le Passepartout J'aime bon à voir de tout Du vrai, du bon, de la mélange

Ça m'arrange Vraiment ça m'arrange, Mais quand j'vois les autres journaux Pleins de riens, ou d'vieux morceaux Oh tiens! dans c'temps là j'me mange Ça m'dérange Vraiment ça m'dérange "Laitou"

PAS SOTTE LA PETITE VERMONTAISE.

Le 28 novembre, le maire de Roston, M. O'Brien achetait au marché Quinay un gros diodon, le plaçant négligemment sous son bras gauche, et, l'un portant l'autre le Thanksgiving et sa victime arrivaient à la résidence du premier magistrat municipal. Là, la cuisinière s'empara de l'animal aux doux glous-glous et se mit en devoir de le préparer pour le festin du lendemain. Grande fut sa surprise en trouvant dans son sein—le sein du diodon—une lettre ainsi conçue: "Je suis une jeune maîtresse d'école d'East Randolph, Vermont, et je n'ai pas de montre. Cela me gêne beaucoup. J'espère que quelque bon républicain se rappellera de moi à Noël. Je n'aime pas les démocrates; mais si l'un d'eux m'envoyait un cadeau, je l'accepterais tout de même. Malheureusement, ils n'aiment pas à faire de cadeaux, pas vrai? Enfin! je suis du Vermont, et j'espère recevoir des nouvelles de ceux qui rentreront en eux-même en mangeant ce diodon.

KATE GILLETTE."

La cuisinière porta aussitôt cette pittoresque missive à son maître, qui partit immédiatement pour aller acheter une belle montre en or et l'envoya par l'American Express Company à Melle Gillette avec la lettre suivante:

My dear Miss Gillette: Il est assez étrange que votre note, dans laquelle vous faites appel aux républicains et manifestez si candidelement votre aversion pour les démocrates, soit tombée, grâce à un diodon, entre les mains du maire de Boston, qui toute sa vie fut un démocrate à tous crins. Je vous assure, cependant, que pendant son existence officielle le maire de Boston a toujours pris soin des républicains comme des démocrates. Nous sommes tous citoyens de cette bonne vieille ville et nous avons tous à cœur ses intérêts et sa prospérité. Mais je vous crois, mademoiselle, et vous excusez en même temps, parce que vous avez été élevée dans un État aux idées exclusives et perpétuellement républicaines. Et pour vous montrer que je suis sincère, je vous envoie une montre démocratique que, je l'espère, vous voudrez bien accepter. J'espère aussi que vous voudrez bien me répondre, et que ma démocratie ne me privera pas d'une petite place de vos affections. Bien le vôtre—HUGH O'BRIEN, Maire."

On n'est pas plus galant et nous voudrions bien savoir si le maire de Boston est marié. Madame la maîtresse pourrait bien ne pas trop admettre le dernier paragraphe de l'animal lettre de ce descendant des rois d'Irlande.

LA DEBAUCHE

RÉDACTEUR EN CHEF.

VARIÉTÉS.

LE VIEUX BILL HINDSLEY.

Quelqu'un qui voyageait à cheval, dans le Tennessee, s'approcha d'un vieillard assis devant sa porte, près de la station de Richland, et lui demanda s'il y avait longtemps qu'il demeurait dans le pays. Le vieillard caressant sa barbe regarda autour de lui, siffla doucement et lui dit:

—Je vivais quand Andrew Jackson, debout sur ce tronç d'arbre, prononça son fameux discours sur la banque d'Etat.

—Vraiment.

—Oui.

—Onel est donc votre nom?

—Ceux qui me connaissent et qui, par là même me respectent, m'appellent l'Hon. William Hindsley, mais les ignorants et conséquemment les plus familiers m'appellent le vieux Bill.

—Le pays semble productif, poursuivit l'étranger.

—Ceries.

—Les melons d'eau doivent bien y mûrir.

—Pas mal. J'en ai recueilli quelques-uns, l'an dernier d'une jolie grosseur. Je connais l'un d'entre nous, qui en a récolté un, l'a coupé en deux, avec le harpon du vieux Jim McLaughlin, l'a débarrassé de toute sa chair et s'est servi de son écorce, pour gagner la haute mer.

—Vraiment?

—Comme je vous le dis.

—La place est bonne pour le grain?

—Bien juste. J'en ai recueilli l'an dernier, d'une assez bonne grosseur. Quelqu'un de nous, a pris un jour un grain, l'a chargé dans un wagon du Wat Goose-tree et l'a envoyé au moulin à scie.

—Pour quoi faire?

—Pour le faire découper en planches.

—Pas possible!

—Je vous l'assure, interrompit M. Hindsley.

—Voilà une souche, d'une belle taille; continua l'étranger?

—Oui, d'une jolie taille.

—L'arbre devait en être très haut?

—Plus de deux cents pieds.

—Y a-t-il longtemps qu'il a été abattu?

—J'ai l'ai coupé voilà un an.

—Comment cela? vous m'avez dit qu'Andrew Jackson était monté sur cette souche?

—Oh! non, je vous ai dit, qu'il s'appuyait sur l'arbre.

—Parfaitement, je m'en rappelle maintenant. Les bois doivent pousser rapidement dans ce pays, n'est-ce pas?

—Oui, assez vite. J'ai négligé un jour, de couper un rejeton de chêne noir, qui poussait dans mon champ, le lendemain, nous fimes y couper plusieurs pieds, dont nous fimes des barres.

—Ceries, c'est remarquable. Mais ce grand arbre qui était ici, combien a-t-il mis de temps à pousser?

—Je vais vous le dire. Il a été planté il y a eu un an l'été dernier, et il était gros au mois de mai dernier.

—Je crois, que vous m'avez dit, qu'Andrew Jackson s'était appuyé sur cet arbre.

—Oh! non, je vous ai dit, qu'il se trouvait à la place où cet arbre a poussé.

L'étranger continua sa route et ayant rencontré une personne, peu de temps après, il lui demanda s'il connaissait l'Hon. William Hindsley.

—Oui! je connais le vieux Bill.

—Le connaissez-vous bien?

—Ah! oui, je le connais assez, pour savoir qu'on impose une amende, d'un boisseau de farine, à ceux qui répètent ses dires, et il n'y a pas à regimber, car, c'est la cour suprême, qui en a décidé ainsi.

ATTENTION!

Aux filles à marier!

N'épousez jamais un brasseur, car il vous mettrait dans la bière.

Fuyez le serrurier: il vous jetterait dans les fers.

Le boulanger vous aurait vite mise dans le pétrin.

Le tanneur vous tannerait sans pitié.

Surtout méfiez-vous des tailleurs: leur métier les expose à tourner capots..... et vestes.

Le menuisier vous scierait du matin au soir.

Le fabricant d'allumettes vous ferait voir que tout le monde souffre chez lui.

Le musicien vous nourrirait de son.

Mais prenez un imprimeur, vous trouverez toujours en lui un homme de caractère.